

## **Les protestations des catholiques de Genève par Giuseppe Monsagrati**

L'objet de mon intervention sera la réaction du monde catholique aux discours tenus par Garibaldi pendant son bref séjour genevois. Je commence par une citation que j'ai traduit de l'original italien: il s'agit du passage d'un livre publié l'an 1868:

La licence des principes irreligieux que quelqu'un des orateurs proposait d'établir comme nouveaux dogmes sociaux; l'honteuse et lâche poignée de main que Garibaldi donnait en plein Congrès à un homme qui, après avoir blasphémé en soutenant l'athéisme, affirmait que si on avait encore besoin d'adorer Dieu il devait être Garibaldi le Dieu de la pensée; tout cela semblât aussi intolérable aux adversaires que la ville fut très proche à se soulever et à prendre les armes. Il fut ainsi que notre général s'en fuit en silence pour revenir en Italie

L'auteur de ces lignes était Luigi Anelli, un prêtre originaire de la Lombardie pas du tout identifiable avec le clergé ultra. Franco Della Peruta qui en a écrit la biographie souligne que dès sa jeunesse il appartenait au mouvement républicain et démocratique qui se battait pour délivrer la Lombardie de la domination autrichienne. Politiquement formé par Mazzini et puis par Cattaneo, son républicanisme s'était teint, surtout après l'unification nationale, des couleurs du fédéralisme. Il ne peut donc être inscrit parmi les catholiques réactionnaires. Dans le livre d'où nous avons tiré la citation susmentionnée, la *Storia d'Italia dall'anno 1814 al 1867* (Milano, Vallardi, 1868), sa voix se levait pour déplorer d'une façon très critique la superficialité et même la vulgarité de l'anticléricalisme tribunitien de Garibaldi qu'il considérait peu propice au projet qui lui intéressât d'avantage: la réforme de l'Eglise, un thème sur le quel Anelli avait toujours manifesté sa capacité de dialoguer avec le monde protestante.

D'autre part, dans le contexte du milieu démocratique, Anelli n'était pas le seul à prendre ses distances de Garibaldi. Les sources nous disent que même entre les plus fidèles partisans de Garibaldi il y en avait quelqu'un qui semblait considérer cette participation au Congrès comme une sorte d'hors d'œuvre, une démarche pour attirer l'attention sur la prochaine tentative d'invasion de l'État pontificale. Giulio Adamoli, un peintre garibaldien qui avait suivi son chef en Suisse, parlera d'une manière quasiment ironique du climat que la présence du Général avait contribué à créer à Genève. Il le fera dans ses *Mémoires* publiées 25 ans plus tard par les Frères Treves avec le titre *Da San Martino a Mentana*, où il avoue que la décision de partir pour Genève avec Missori il l'avait prise plus pour connaître les intentions de Garibaldi à propos des projets d'invasion de l'État pontificale que pour écouter les dissertations des congressistes. Bien sûr il suivit «les savants réunions» de ceux qu'il nommait «athlètes de la pensée». Mais il tient à déclarer d'avoir trouvé excessive «le zèle des orateurs qui dans la chaleur de la discussion il manquait peu qu'ils se prissent aux cheveux en proclamant leur foi dans la concorde universelle».

Sommé tout, on a l'impression que, malgré le grand succès de publique obtenu par Garibaldi, malgré l'accueil fraternel lui réservé par les grands personnages de la démocratie universelle, pour les garibaldiens, à différence de leur chef, Genève ne fut autre qu'une petite pause dans les préparatifs d'organisation de la campagne de Mentana. Bien diverse, sur ce point, l'opinion des catholiques genevois, frappés par la violence des attaques lancés à plusieurs reprises par Garibaldi contre la religion et contre la papauté. On vit alors que Genève n'était seulement la ville de Calvin et de la liberté de pensée, car une bonne moitié de sa population était de foi catholique, et qu'elle était prête à se mobiliser contre son illustre hôte en l'accusant d'avoir abusé de l'hospitalité suisse. Profondément contrariés par la proclamation de la «religion de Dieu» faite par Garibaldi, des délégations de citoyens firent parvenir leurs doléances au gouvernement cantonale, tandis que, alarmés par la participation au Congrès des représentants de la gauche extrême – tel Bakunine -, même les protestants faisaient sentir leur voix contre Garibaldi. Il fut ainsi que, comme l'a écrit E.H. Carr, l'un des biographes de Bakunine, «les défenseurs de la religion s'allièrent aux défenseurs de l'ordre social dans la tentative de torpiller ce que restait du Congrès de Genève». Pour éviter des autres dissensions, la résolution finale fut la plus anodine et la moins divisive possible. Mais la fête de la démocratie était finie. Ceux qui le protestantisme avait séparés, la peur du désordre social avait contribué à compacter. Par contre on peut avancer l'hypothèse que le Garibaldi que quatre ans plus tard prendra les défenses de la Commune de Paris était né justement à Genève, dans les jours du Congrès de la Paix.

La position plus dure contre Garibaldi fut celle prise par l'évêque d'Hebron qui soutenait la diocèse de Genève. Monseigneur Gaspard Mermillod, que Pie IX avait nommé évêque l'an 1864, n'apprécia pas la visite que Garibaldi avait fait à un ami polonais dans le village de Carouge, aux alentours de Genève, qui était même son village natal, et attisait la polémique pas seulement pour répondre à celle qu'il considérait une provocation de l'italien mais aussi pour opposer au modèle de révolution sociale avancé par les plus radicaux des congressistes l'idée d'une conciliation entre christianisme et démocratie lancé par Montalembert dans le Congrès catholique de Malines (1863). Il faut rappeler que dans sa veste de fondateur et président de l'Union catholique des études sociaux et économiques Mermillod sera l'un des inspirateurs de la *Rerum Novarum* (1891), la première encyclique sociale de l'Eglise romaine.